

Évolution vers plus d'autonomie protéique des élevages ruminants français : témoignage d'éleveurs sur leurs motivations, freins et leviers techniques

L. Benadda¹, F. Bedoin¹, D. Hardy², V. Urrutia²

Comment mieux accompagner les éleveurs de ruminants vers une plus grande autonomie protéique ? Quels sont leurs besoins ? Qu'ont-ils déjà mis en place et pourquoi ? Quels sont les freins ? Ces questions ont été abordées grâce à des enquêtes approfondies auprès de 26 éleveurs qui ont pu apporter leurs témoignages sur la question.

RESUME

L'élevage français fait face à de nombreuses critiques, dont certaines portent sur sa forte dépendance à des importations de soja étranger. Cette culture, très demandeuse en terres agricoles et intrants de synthèse, pèse dans la contribution des productions animales aux impacts environnementaux de l'agriculture (émission de GES, perte de biodiversité). Depuis plusieurs années l'amélioration de l'autonomie protéique des filières animales constitue un enjeu structurant les travaux de recherche et de développement. À l'échelle des exploitations, bien que l'intérêt d'une amélioration de l'autonomie protéique soit démontrée, les changements de pratiques vers des systèmes plus autonomes reste complexe.

Pour identifier les freins, ou à l'inverse les motivations et les leviers techniques permettant l'amélioration de l'autonomie protéique à l'échelle de l'élevage, une enquête a été réalisée auprès de vingt-six d'éleveurs représentant une diversité de productions (caprin, ovin, bovin viande et laitier) et de contextes (Ouest de la France herbager, régions séchantes ou de montagne). Les résultats témoignent d'un fort intérêt des professionnels sur la question de l'autonomie protéique : ils se renseignent, font des visites, expérimentent chez eux et sont intéressés par des échanges d'aliments ou de fourrages à l'échelle de leur territoire. Enfin, si forts besoins de références et d'exemples sont exprimés, globalement il peut être déduit de cette enquête que la transition est en route.

SUMMARY

French ruminant farms move towards greater protein autonomy: farmers share their motivations, limitations and technical solutions.

The French livestock farming sector faces many criticisms, some of which point out its great dependence on foreign soybean imports. This crop, which requires a great deal of farmland and synthetic inputs, is a major contributor to the negative environmental impact of agriculture (GHG emissions, loss of biodiversity). For several years now, improving the protein autonomy of the livestock sector has been a key focus of research and R&D. At farm level, although the benefits of improving protein autonomy have been demonstrated, but changing practices towards more autonomous systems remains complex.

To identify the obstacles, or the motivations and technical levers for improving protein self-sufficiency at farm level, a survey was carried out among 26 farmers representative of a diversity of production types (goat, sheep, beef and dairy cattle) and contexts (grassland in western France, dryland or mountain regions). The results show that the farmers are really interested: they get information make visits and experiments and are interested in exchanging feed or forage on a territorial scale. If there is still a strong need for references and examples, the transition is in progress.

La France importe chaque année 3,5 millions de tonnes de tourteaux de soja en provenance d'Amérique du Sud principalement. Ces aliments consommés par le cheptel français posent questions (Pavie et al. 2022) : les conditions de production du soja importé font l'objet de nombreuses controverses environnementales (déforestation, OGM, monoculture...) et le bilan carbone d'aliments issus

d'autres continents est élevé. D'autant plus que les citoyens-consommateurs européens acceptent de moins en moins ces aliments produits de l'autre côté de la planète (Eudes Girard 2020).

Par ailleurs, les éleveurs sont tributaires des prix du marché et subissent les fluctuations des cours des matières premières (soja en particulier). Ces éléments, structurels et conjoncturels, poussent à réfléchir à des

AUTEURS

1 : Institut de l'Élevage, Agrapole - 23 rue Jean Baldassini - 69364 LYON Cedex 7, lila.benadda@idele.fr

2 : Institut de l'Élevage, MNE, 149 rue de Bercy, 75595 Paris Cedex 12

MOTS-CLES : enquête qualitative, pratiques, pâturage, témoignages

KEY-WORDS : qualitative survey, practices, grazing, testimonials

REFERENCE DE L'ARTICLE : Benadda, L., Bedoin, F., Hardy, D., Urrutia, V., (2023). « Évolution vers plus d'autonomie protéique des élevages ruminants français : témoignage d'éleveurs sur leurs motivations, freins et leviers techniques ». *Fourrages* 255, 83-86

solutions pour atteindre une meilleure autonomie des élevages français. L'autonomie protéique des élevages fait dorénavant partie des enjeux auxquels est confrontée l'agriculture. Son amélioration, en particulier en France, est un élément du débat public et fait l'objet de plans de soutien ambitieux. Pour atteindre cet objectif différents leviers sont travaillés. La valorisation des protéines produites sur la ferme par le biais de fourrages, ou bien le remplacement du soja importé par d'autres sources de protéines produites localement, permettrait de limiter en partie la flambée des prix des matières premières et des engrais azotés (Pavie et al. 2022).

Il est évident qu'avec la diversité des leviers travaillés ainsi que les spécificités des territoires et des systèmes sur le plan national, il n'existe pas de solution unique à la progression de chaque exploitation vers une plus grande autonomie protéique. C'est pourquoi, il semble nécessaire d'analyser les freins et les motivations des éleveurs à développer l'autonomie protéique, et d'identifier leurs besoins d'accompagnement spécifiques.

Pour ce faire un travail d'enquête a été réalisé auprès d'un panel d'éleveurs.

1 Présentation des élevages et de l'enquête

26 éleveurs ont été enquêtés par quatre enquêteurs durant l'été 2021. Environ la moitié des entretiens ont eu lieu sur la ferme, souvent accompagnés d'une visite et l'autre moitié sous forme d'entretien téléphonique.

Les éleveurs ont été sélectionnés pour couvrir une diversité de systèmes ruminants (brebis laitières, vaches laitières et allaitantes, chèvres laitières) et de contextes géographiques et pédoclimatiques (Pyrénées, Bourgogne, Grand Ouest, Haut de France). Les territoires ont été choisis pour représenter des zones avec des possibilités supposées pour les éleveurs de se fournir en coproduits agricoles (Hauts-de-France et Normandie principalement) et des zones à dominantes plus herbagères.

Les contacts des éleveurs ont été fournis par des conseillers de manière à cibler des éleveurs jugés peu autonomes en protéines ou à l'inverse très autonomes. La mesure et la définition de cette autonomie sont toutes relatives et lorsque les éleveurs eux-mêmes ont été interrogés sur leur propre niveau d'autonomie alimentaire et protéique, les réponses variaient entre éleveurs.

Les enquêtes ont porté sur la gestion pratique de leur troupeau et la conduite de l'alimentation avec un intérêt particulier pour les changements durant les 5 dernières années au niveau de l'alimentation. Ensuite des questions plus précises sur les perceptions de l'agriculteur sur l'autonomie protéique étaient posées. L'enquête se terminait par des questions sur les

conditions d'applications, la motivation, les freins et difficultés rencontrées par rapport à certaines pratiques. Ces enquêtes ont été menées en 2021, et donc avant le début du conflit en Ukraine et ses conséquences sur les prix de l'énergie.

2 Les atouts perçus de l'autonomie protéique

2.1 Sécurité du système, résilience, économies et adaptation aux changements

Les éleveurs "plutôt autonomes ou autonomes en protéines" enquêtés (15/26) apprécient la sécurité de leur système, à la fois résilient, économe et capable de s'adapter aux changements. Cette résilience des systèmes est souvent mise en avant, comme témoigne un éleveur de vaches charolaises de Saône-et-Loire : « *L'autonomie alimentaire passe par des systèmes avec un assolement varié et un système diversifié qui permet d'être plus résilient en cas de coup dur* ». Ce n'est pas le cas pour tous les éleveurs enquêtés, certains moins autonomes, apprécient au contraire de pouvoir s'adapter en achetant au moindre prix suivant les cours des différentes matières premières.

Produire soi-même l'alimentation du troupeau revient souvent moins cher que d'acheter des aliments. Pour certains, produire soi-même est plus rassurant. « *Ça coûte moins cher de produire que d'acheter* », explique un éleveur avec 100 vaches laitières dans la Manche, et « *c'est un gros stress de trouver des fourrages auprès du voisinage. C'est une sécurité de produire soi-même* ».

Dans une recherche d'autonomie fourragère et protéique, les agriculteurs diversifient leur assolement et associent des cultures. Cette diversification apporte des avantages agronomiques tels que la maîtrise du salissement, l'apport d'azote par des légumineuses de la rotation ou la relative sécurisation du rendement. « *Dans un assolement diversifié, on ne met pas tous ses œufs dans le même panier* », décrit un éleveur ovin viande de Saône-et-Loire, « *Une culture peut en rattraper une autre en cas de problème climatique* ».

2.2 Autonomie décisionnelle

Pour certains éleveurs, l'autonomie protéique est synonyme d'autonomie décisionnelle. Cette recherche de liberté décisionnelle ne peut se dissocier des hausses des prix des aliments du bétail, observées ces dernières années. « *Plus tu es autonome, plus tu peux décider librement* », apprécie un éleveur ovin.

Pour quelques-uns, l'autonomie protéique ne traduit pas une indépendance totale envers les prix du marché, néanmoins, elle permet une moindre vulnérabilité face à leurs fluctuations. « *Aujourd'hui,*

avec l'augmentation des intrants, l'autonomie doit être un fil conducteur », décrit un conseiller ovin lait du Sud-Ouest.

2.3 Réponse aux attentes sociétales

Les consommateurs se soucient de plus en plus de la provenance des aliments dans leur assiette. Cette tendance se répercute, par conséquent, sur les éleveurs, ayant à cœur de s'engager pour « une agriculture avec plus de sens ». Ces évolutions de consommation se traduisent en amont par un retour à davantage de production locale, dans une logique de produire la nourriture que l'on donne à ses animaux.

Le développement vers des systèmes plus autonomes engendre chez les éleveurs une satisfaction personnelle due à la maîtrise et l'optimisation de leur système de production. Ceci va de pair avec la fierté de proposer au consommateur des produits dont la qualité a été suivie de la semence fourragère jusqu'au lait ou à la viande.

3. Des *a priori* à surmonter

Les éleveurs qui s'engagent dans une recherche accrue d'autonomie protéique évoquent des *a priori* de la part d'autres agriculteurs, de leur entourage ou d'eux-mêmes auparavant. Ils témoignent en répondant à certaines idées reçues, fréquentes chez ceux qui n'ont pas fait le pas.

3.1 L'élevage est-il moins performant quand il est autonome ?

Face à l'idée que seule la ration maïs-soja est productive, un éleveur de bovins laitiers de la Manche avec des vaches à 9 000 litres en moyenne répond : « J'ai atteint un bon équilibre de mes rations avec, entre autres, un ensilage d'herbe de bonne qualité et du tourteau de colza (et quand même encore un peu de maïs). Par rapport à avant où nous étions en tout maïs, nous avons même plus de lait par vache. Je pense que c'est dû à une meilleure qualité de l'ensilage d'herbe. »

Alors que d'autres craignent une baisse de performance avec des rations à l'herbe, un éleveur de bovins allaitant de Saône-et-Loire montre ses performances. « J'ai des génisses à 1,6 kg de GMQ, tout à l'herbe, avec un nouveau paddock tous les jours. Avec de la bonne herbe, je remplace du concentré par de l'herbe. »

Si certains pensent qu'il est parfois moins cher d'acheter que de produire soit même, un éleveur de bovins viande des Deux-Sèvres traduit la pensée de beaucoup d'éleveurs interrogés en affirmant que « la première économie, c'est la dépense que l'on ne fait pas ».

3.2 Plus de travail et plus isolé en autonomie ?

Être autonome ne demande pas forcément plus de travail. « Les animaux dehors, c'est moins de seaux d'aliments à porter et moins de paille à étaler », décrit un éleveur ovin des Deux-Sèvres.

Les éleveurs autonomes interrogés ne se sentent pas forcément plus isolés socialement que les autres. Un conseiller bovin laitier du Doubs témoigne : « Il est possible de rentrer dans des groupes techniques avec des personnes ayant des problématiques similaires. Cela permet de créer une dynamique d'entraide en mutualisant les essais et les bonnes solutions. »

Interrogés sur leurs sources de motivations, de conseils et d'informations pour progresser vers plus d'autonomie protéique, les éleveurs citent en premier le conseil agricole (15), les groupes d'agriculteurs (12), les formations (5), les Cumas (5), les voisins (5), la presse (5) et les visites dans d'autres régions (5). Les autres sources citées sont les forums et réseaux sociaux (3), les vendeurs et acheteurs (3), les fermes de démonstration (3) et leurs propres essais (3).

3.3 L'autonomie protéique, pas de solution unique

Il n'y a pas de recette unique pour gagner en autonomie protéique et, de ce fait, les systèmes les plus autonomes emploient souvent plusieurs leviers alimentaires. En système bovin laitier par exemple, il est plus complexe d'adapter quotidiennement les surfaces offertes au pâturage que de distribuer tous les jours la même ration à base d'ensilage de maïs et de tourteau de soja.

Le manque de références techniques peut rebuter certains éleveurs mais les éleveurs autonomes ont réussi à surmonter ces potentielles difficultés par la lecture de la presse agricole, internet, les visites d'essais et surtout les échanges entre éleveurs. « Je suis dans un groupe "herbe expert" et on se retrouve, on fait des visites et on va voir les essais des uns et des autres », explique un éleveur de bovins allaitant de Saône-et-Loire. « Je vais voir des essais d'espèces fourragères et après je fais des essais chez moi ». Un éleveur de bovins laitier dans les Hauts-de-France confirme : « Je me sens plutôt bien informé entre la lecture de magazines, mon groupe GIE et des forums et groupes d'agriculteurs en ligne. Le mieux, c'est quand il y a du visible, du concret. La relation d'éleveur à éleveur, il n'y a pas mieux ». Un éleveur de charolais en Saône-et-Loire décrit : « Pour moi, ce qui marche le mieux c'est de faire des formations où je peux voir en vrai et réfléchir avec d'autres ».

4. Pas de recette miracle mais des solutions à combiner

Il n'y a pas une solution unique à appliquer pour gagner en autonomie protéique mais plutôt un ensemble de solutions à combiner et à adapter aux contextes de chacun.

Pour les éleveurs interrogés, recalculer ses rations et vérifier qu'on ne gaspille pas d'azote semble la première des bonnes pratiques à adopter. Ensuite, enrichir les prairies en légumineuses apparaît comme relativement facile à mettre en place et efficace pour gagner quelques points de MAT dans la ration. La production de légumineuses fourragères (luzerne, trèfle...) et de méteils (mélanges de céréales et protéagineux cultivés conjointement) semblent aussi être des leviers jugés efficaces pour gagner en autonomie. Augmenter la part d'herbe récoltée dans la ration est aussi apprécié par les éleveurs interrogés.

Enfin, les éleveurs qui ont été invités à discuter de la souveraineté protéique à l'échelle nationale trouvent que l'approvisionnement local en tourteau, protéagineux, luzerne ou autres fourrages riches en protéines auprès d'agriculteurs locaux permet de conforter la souveraineté protéique nationale.

D'autres solutions semblent convaincre moins d'éleveurs. L'allongement de la saison de pâturage en automne ou en hiver apparaît comme difficile à mettre en place et pas forcément intéressant pour gagner en autonomie protéique. De même, la production de concentrés protéiques sur la ferme paraît comme difficilement réalisable pour la majorité des éleveurs interrogés.

Conclusion

Les entretiens avec les éleveurs montrent que chercher davantage d'autonomie protéique impose de se remettre en cause. Si des solutions techniques existent pour être plus autonome, elles semblent parfois plus complexes à mettre en œuvre que d'utiliser du maïs-soja par exemple. Il faut alors prendre des risques et complexifier ses façons de produire. Mais en gagnant en autonomie, les éleveurs se sentent moins dépendants des cours des marchés mondiaux. D'autant que les enquêtes ont été menées avant la guerre en Ukraine et ses conséquences sur le prix de l'énergie, des engrais et de l'alimentation animale. Pour les éleveurs interrogés, l'autonomie ne rime pas forcément avec diminution de performances. Certains éleveurs ont accepté de réduire la productivité à l'animal ou à l'hectare pour réaliser un gain économique à l'échelle de leur exploitation (approche globale), surtout si les investissements ont été limités.

Pour un grand nombre d'entre eux, s'engager dans une démarche d'amélioration de leur autonomie nécessite des modifications de pratiques, une prise de

risques et une complexification du système qui peuvent être accueillies difficilement. Cette démarche paraît d'autant plus complexe si elle est réalisée sans accompagnement.

Les éleveurs interrogés se sentent plus résilients et plus en phase avec « leur éthique » de l'agriculture. Ils estiment aussi répondre davantage aux attentes de la société. Les nombreux témoignages recueillis dans le cadre du programme Cap Protéines et mis en forme sous dans les fiches (<https://www.cap-proteines-elevage.fr/temoignages-d-eleveurs>) semblent aller dans ce sens. À la question « si c'était à refaire ? », ils sont nombreux à répondre qu'ils auraient dû commencer plus tôt, pour être moins dépendant des cours et pour maîtriser davantage ce qu'ils donnent à leurs animaux.

Les entretiens de cette enquête ont pu rappeler qu'il n'y avait pas de solution unique pour gagner en autonomie protéique. Chaque éleveur teste des pratiques et pioche dans une palette de solutions qu'il adapte à son contexte.

L'échelle à laquelle l'autonomie doit être repensée diffère selon les enquêtes et ne se limite pas seulement à l'exploitation. La vision d'une autonomie à plus grande échelle pourrait lever certains verrous jusqu'à présent indépensables (surfaces limitées, contraintes spécifiques à un milieu...).

Même si les éleveurs font part de leurs craintes, ils le disent : « *L'autonomie protéique en élevage, c'est possible !* »

Accepté pour publication le 5 octobre 2023

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Eudes Girard (2020) : « Quelles évolutions de nos modes de consommation au temps du Coronavirus ? ». *European Journal of Geography*
- Pavie J., Rouillé B., Leclerc MC., Hardy D. (2022) : « L'autonomie protéique en élevages de ruminants ». *Dossiers Techniques de l'élevage n°5*, Institut de l'Élevage.
- <https://www.cap-proteines-elevage.fr/temoignages-d-eleveurs>